

Relations

RELATIONS

In absentia

Violaine Forest

Number 804, September–October 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91740ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Forest, V. (2019). *In absentia. Relations*, (804), 42–43.

1. *In absentia*

Texte : **Violaine Forest**

Photo : **Benoît Aquin**

L'homme se réveille à la gare ; trouve que tout autour ressemble à une gare mais il est en détresse, ne sait pas comment il est arrivé là ; un homme l'a conduit. Il n'a rien sur lui ; pas de manteau, pas de bottes. Il donne le numéro où il est, c'est le vôtre, il a composé ce numéro de mémoire, mais c'est la seule chose qui le sauve, que vous le rameniez de cette gare invisible et familière à la chambre qu'il n'a pas quittée. Vous tentez de le rassurer, lui dites que le rêve s'est simplement déversé dans le jour, que c'est un rêve important ; une gare d'enfance qui revient le hanter, un signe de départ, une envie de partir au loin, de retourner chez lui. Il répète qu'au réveil il ne comprenait pas pourquoi les objets familiers, usuels, se trouvaient aussi dans cette gare. À l'interphone placé au-dessus du lit, les infirmières hurlent des consignes, leurs paroles s'insinuent des haut-parleurs dans le sommeil des gens, on se croirait dans une gare. Dormir dans un hall de gare ! Voilà d'où cela peut venir : ces aboiements perçus dans le demi-sommeil, l'appel du rassemblement. Le froid, la solitude, l'impression d'avoir été arraché, sans savoir, à sa propre existence ; tout est blanc.

L'homme à genoux semblait désormais implorer le désir, son corps impatient se tordait, décrivant autour de lui une supplication à la beauté, ce cri en son ventre déchirait l'espace de toutes parts. Ses mains voguaient sur des rivières aux confluent si nombreux qu'un enchevêtrement se créait, laissant en suspens ce qui pouvait ressembler à des cigognes ou à des pélicans calcinés. On gardait bonne distance. Pourtant ça ne s'attrape pas ces choses-là. Sur le bord de la fenêtre, deux géraniums conversaient, se racontant toujours la même histoire, mais il ne pouvait en être autrement ; personne à qui parler ici, personne pour déchiffrer les messages qui pourtant circulaient à grande vitesse, se frappant de plein fouet, parfois. Alors, on entendait des éclats de voix, des gémissements, des plaintes et, dans les haut-parleurs, reprenaient les messages d'alerte. L'homme, lui, n'avait pas bougé de sa posture précaire, il traversait le corridor avec une lenteur excessive. Un prince, un grand héron ! Maintenant c'était l'évidence même, avec une tête cendrée qui, légèrement penchée, pouvait laisser croire qu'il dormait en marchant, c'est ce qu'il tentait de répondre pourtant depuis il ne sait plus combien de temps déjà, lorsqu'on lui demandait son nom. Vous vous imaginez ! Il construisait des avions.

Ses pieds pointant sous le drap, je les aurais reconnus entre mille et même si l'infini tentait de me retenir, de retarder le plus longtemps possible cet instant, je savais que je n'avais qu'à tourner le coin pour le retrouver, reconnaître cette respiration plus désordonnée qui s'arrête, s'emballe, se fait à peine perceptible au point qu'il faille guetter le mouvement du drap. Le corps tente de se replier sur lui-même, les mâchoires

rigides ; la bouche même ne laisse qu'un petit orifice, trop petit pour un baiser, pour toute nourriture. Alors comme avec un enfant, il faut y glisser la vie du bout des doigts par petites lampées, par petites béquées.

Son torse ploie sous d'invisibles caresses, se courbant parfois, étirant un baiser vers les êtres invisibles qui hantent ses songes, mais replonge aussitôt le cœur en apnée ; vous n'existez plus que dans cette vibration qui vous réunit, vous garde encore ensemble. Le ciel gronde, hurle sa colère, de le voir arraché à sa beauté ; l'air a la lourdeur d'un jour où tout change de place, les arbres défoncent le ciel à travers l'acier des bâtiments et le béton armé ; l'infirmier au retour de sa pause demande à l'interne qui termine son quart de travail : « C'est pour emporter ou pour mourir ici ? »

En rentrant, en trombe, après une attente interminable, la lumière des marais gagne la ville, bouscule le cortège. Les secondes défilent parées de fil d'or. Une chaise solide pour une vie entière, se balance entre ciel et terre et on ne sait comment elle est arrivée là. Il n'y a plus, j'imagine, pour quiconque, de raison de récupérer cette chaise pour autre chose que du bois de chauffage. Le sel fond dans la main du vieillard, un oiseau endormi.

Je voulais lui conter ma vie au coin de la rue, avec un vent du nord et ça ne se fait pas, m'avait-il dit, je vais vous quitter. Je parlai encore des coups, comme si cela put importer à autrui ces histoires de rats, de grains pourris, d'odeur d'urine collée à la peau.

Il m'avait dit : vous ne savez pas. Je m'attendais à une révélation. Il a tourné les talons, n'a jamais terminé sa phrase. L'autre était endormi devant le récit de sa propre vie pensant qu'on lui parlait d'autrui. Les yeux fermés, la tête qui tombait, j'ai quitté sur la pointe des pieds, il n'y avait plus rien à faire, l'épuisement m'avait saisie d'un coup ; les os n'en pouvaient plus. Les rires de plus jeunes arrivaient jusqu'à nous. Cette innocence-là suffisait à nous rappeler nos jeunes années. Il y avait une femme qui fredonnait sans cesse, elle voulait que je me colle à elle, que je la suive, elle m'appelait du regard. Parfois nos gestes se fondaient d'un même battement ; comme deux oiseaux tués d'une pierre, nous disparaissions, tournant un coin, nous baissant en même temps, devenions l'heure où la cour se vide ; une seule et même ombre épuisée, trop faible pour se désunir. Ces moments de grâce, si brefs qu'on n'y croit pas, suffisaient à rendre nos pas moins lourds, je pleurais, parfois quelques secondes entre la cour et le baraquement, cette respiration. ☺



La table, Centre-Sud, Montréal, 1998